

## La Société Philharmonique ou une histoire d'amitié

Dans ce livre, on parle beaucoup de musique. De musique à chaque instant.

Mais pour évoquer la Société Philharmonique, les années de son développement et de ses réussites, je crois indispensable de parler également d'amitié.

Rappelons d'abord que la Société Philharmonique est née peu avant la guerre de 39-45, quand les deux entités qui étaient la Société des Grands Concerts et celle du Trigintuor ont décidé de fusionner. Sage décision car manifestement il n'y avait pas un public suffisant pour organiser deux cycles de concerts concurrents dans la même saison.

Dans ce mariage de raison, la Société des Grands Concerts, disons-le, même en changeant de nom conservait la place la plus importante. Mais le nom de Philharmonique, ô combien porteur ! allait désormais s'imposer dans tous les esprits lyonnais. Pour la petite histoire, ajoutons que la nouvelle structure s'est d'abord appelée Association Philharmonique, devenue Société Philharmonique en 1968.

Dans l'organisation voulue par G. M. Witkowski dès 1905, et dont on sait l'originalité, l'amitié entre les membres a toujours existé. Elle a largement été entretenue des décennies durant, et s'est même développée autour de Jean Witkowski, musicien sensible et d'une grande douceur de caractère.

Mais, après sa disparition si rapide et inattendue en 1953, toute l'œuvre précédente risquait de disparaître. Aucun chef ne s'imposait à Lyon, capable de prendre en charge l'activité des concerts. Personne au sein du Conseil d'Administration en place n'avait envie de gérer une association dont les finances n'étaient d'ailleurs guère brillantes. Pourtant l'un d'eux, Robert Proton de la Chapelle prit tous les risques, celui d'organiser les saisons de concerts, celui de les développer uniquement avec des chefs invités. Ainsi pendant vingt ans, sans chef permanent, avec un orchestre dont les acteurs étaient toujours les mêmes que dans la période précédente (professeurs du Conservatoire ou indépendants, instrumentistes provenant de l'Opéra ou de l'Orchestre de la Radio), la Société Philharmonique allait poursuivre sa mission, la développant même et l'amplifiant.

La salle Rameau est toujours le lieu suprême de rendez-vous le dimanche en fin d'après-midi. Les concerts sont toujours au nombre de dix. Le public des fidèles, voire inconditionnels, ne semble guère évoluer. Pourtant en 20 années l'engouement pour la musique symphonique va aller croissant chaque année, permettant en 1969 la création du premier grand orchestre symphonique de province dans le cadre de la décentralisation voulue par Marcel Landowski.

Ce nouvel engouement pour la musique symphonique a des origines diverses :

- L'arrivée d'abord du microsillon, complétée par celle des électrophones peu chers, permet à tout un chacun de découvrir et d'apprécier tous les grands compositeurs.

- Tous les grands chefs et solistes font assaut d'enregistrements, et en quelques années le marché du disque connaît un développement considérable.

- Ces chefs et solistes que chacun peut écouter chez soi, viennent justement à Lyon. On se presse pour les découvrir et les écouter dans la réalité d'une salle de concert.

- Car, autre exploit, le directeur de la Société Philharmonique, à la mort de Jean Witkowski, constatant qu'à Lyon aucun chef ne s'impose pour reprendre en main les destinées de l'orchestre, prend le risque d'organiser désormais les saisons de concerts uniquement avec des chefs et solistes invités. Pari un peu fou, d'autant plus risqué que la Philharmonique de Lyon vit toujours dans un état permanent de précarité financière.

C'est ici qu'intervient l'amitié qui fut le ciment de toute cette période et qui, se manifestant chez tous les acteurs de ces concerts, fut la base première de la réussite de ces 20 années.

### Le public

G. M. Witkowski, véritable pionnier, avait su rassembler autour de lui des notables lyonnais capables de s'engager financièrement pour le soutenir. Deux guerres sont passées par là. Chacune a laissé des séquelles. Les hommes ne sont plus les mêmes. Mais Jean Witkowski a su lui aussi réunir des fidèles, industriels, médecins, banquiers... De plus en plus sollicités, ils vont constituer à la fin de la dernière guerre un noyau fortement engagé dans l'aventure musicale où les entraîne le nouveau directeur musical.

Beaucoup se connaissent d'ailleurs très bien, et se retrouvent qui au Cercle de l'Union, qui au Cercle du Commerce, qui au Rotary. Leur amitié se vivifie au contact de la musique. La Philharmonique reprend donc vigueur au moment même où, hélas, son chef disparaît laissant public et instrumentistes bien désemparés !

Organiser une saison complète de 10 concerts uniquement avec des chefs invités n'était pas évident. Cependant très vite dès la première saison, passé l'étonnement et la tristesse de retrouver cet orchestre sans les Witkowski, le public a suivi très largement ce nouveau mode d'organisation. D'autant mieux que des chefs et solistes de renom sont tout de suite apparus à l'affiche. Dans ces conditions le nombre des abonnés et surtout celui des membres adhérents n'a cessé d'augmenter.

Quand on examine le panel des noms qui composent la composition de l'Association, on trouve tous ceux qui comptent à Lyon dans les années 50 et 60, et qui comme membres associés acceptent de payer une lourde cotisation. Ils sont près de 500 en fin des années 60. De plus existaient des membres donateurs, Entreprises industrielles, Banques, qui bénéficiaient de 5 places d'abonnement en contrepartie d'une généreuse contribution financière. On se doit cependant de mentionner les personnalités qui se sont particulièrement investis au sein du Conseil d'Administration : Philippe Crétonon, trésorier efficace, Albert Sibille, François Descours, longtemps secrétaire, toujours précis, Bernard Saint-Olive, Juliette Dubost, Jacques Allix. On nous pardonnera d'en oublier certainement.

Beaucoup se mobilisaient particulièrement afin d'inviter les artistes chez eux, réunissant une bonne vingtaine de convives. Ainsi les familles Brochier, Gillet, Genin, Isnard-le-Francé, Pouradier-Duteil, Crassard, Chambournier, Missol-Legoux, Magnillat, Trillat. Sans doute en est-il d'autres que nous n'avons pas réussi à recenser.

Toutes ces personnes vont constituer un socle relationnel permettant au bout d'une dizaine d'années de constituer un noyau de fidèles adhérents et abonnés. D'autant que le directeur artistique de la Philharmonique ne ménage pas ses efforts pour multiplier les réunions, dîners, et mobiliser les membres adhérents. Il est grandement aidé par une personne d'un dévouement et d'une compétence sans borne, secrétaire déjà de G. M. Witkowski, habituée à tout organiser, à tout arranger, Marcelle Baudot dont on vient de fêter les 100 printemps en ce mois d'avril 2005. Elle reste le fil conducteur de cette association depuis plus de 60 ans.

Les Présidents qui se sont succédé entre 1953 et 1970 ont eux aussi contribué grandement au renom grandissant des concerts dominicaux. Paul Gillet, nous l'avons déjà cité, puis Antoine Rougier qui pendant près de 15 ans, fut un acteur majeur, se manifestant en toute circonstance avec charme et naturel. Avec Lily Rougier, ils ont su tous deux recevoir, rassembler, inviter chez eux ou au restaurant sans jamais se lasser, leur extrême générosité intervenant toujours dans un contexte de bonne humeur et de simplicité. Michel Latarjet, le Président suivant, s'est manifesté ensuite dans un registre nettement plus technique, en fin mélomane et véritable musicien capable d'apprécier et disséquer les performances des solistes. Dans les années 80 beaucoup de ces hommes providence ont disparu. L'élan qu'ils véhiculaient par leur personnalité a peu à peu disparu. Les auditeurs de la Salle Rameau appartenaient tous à la même famille de mélomanes engagés. Dans l'enceinte de l'Auditorium Maurice-Ravel, l'ambiance est tout autre. Les clivages sont patents entre le public de l'orchestre et celui du premier balcon. La césure est encore plus grande entre ceux du premier balcon et ceux du second.

L'ambiance Philharmonique a donc disparu avec la création d'un grand orchestre géré par la ville. D'autant que les nouveaux professionnels gestionnaires de l'orchestre ont vite décidé que : autre temps autres mœurs. Le public traditionnel des concerts dominicaux, avec en corollaire quelques notables un peu voyants et bien trop ancrés dans

leurs habitudes, ne constituaient plus une cible pour recruter un nouvel auditoire. Exit donc les dîners, les rencontres avec artistes, tout ce courant de sympathie qui avait marqué les années 50 et 60. Le marketing est passé par là. L'auditeur n'est plus qu'un consommateur qu'il faut accrocher et retenir à coups de slogans, de publicité, avec à l'appui les processus en vogue utilisant tantôt le produit phare (le *Requiem* de Mozart ou la 9<sup>e</sup> de Beethoven) tantôt le nom de la vedette du moment (Jessye Norman ou Evgeny Kissin). Le public va ainsi au concert comme il va au foot, à la danse ou au cirque.

Malgré tout, si la Société Philharmonique aujourd'hui perdure, si l'amitié y fleurit encore, elle s'exprime en dehors de l'orchestre auquel elle reste cependant indéfectiblement attachée.

## Les acteurs

Avant même tous les chefs et solistes invités qui ont marqué cette période des années 50 et 60, il faut parler de ceux qui, à Lyon, par leur engagement, ont contribué à créer ce climat de sympathie et d'engouement autour de cet Orchestre Philharmonique de Lyon.

En effet, de nombreux professionnels lyonnais ont joué un rôle éminent dans cette aventure musicale. Les directeurs du Conservatoire de Région qui se sont succédé : Ennemond Trillat, Louis Bertholon, Michel Lombard engagés autant qu'il est possible de l'être, acteurs eux même. Il y aurait tant à dire à leur sujet, et surtout à propos de Trillat qui a illuminé les cœurs de plusieurs générations de Lyonnais.

Avant d'être directeur du Conservatoire, Trillat était avant tout un pianiste Il avait constitué, avec la complicité de Jean Witkowski et Louis Rinuccini (puis Hortense de Sampigny), un trio fameux, et joué lui-même en soliste dans nombre de grandes villes d'Europe. Émile Vuillermoz, l'éminent critique parisien, disait à son propos : « Il est comme un sujet de Louis XIII égaré sous le règne de Monsieur Coty ». En effet, cet élégant et fin pianiste n'était jamais aussi à l'aise qu'avec des mélodies retrouvées des époques lointaines. Frescobaldi, Scarlatti ou encore Jean-Marie Leclair étaient ses intimes. Parfait complice de la Société Philharmonique, Trillat en a été un atout efficace lors de chaque événement, qu'il s'agisse du bimillénaire fêté en 1958, des festivals de Lyon dont la notoriété n'a cessé de s'affirmer dans les années 50 et 60, ou simplement de la programmation annuelle dans laquelle il s'investissait. Louis Bertholon quant à lui s'est surtout manifesté dans la direction d'orchestre qui l'attirait particulièrement. Lui succédant, Michel Lombard, musicien et Lyonnais jusqu'au bout des ongles, s'est révélé essentiel pour, en toute circonstance, animer la vie musicale dans la bonne humeur.

Parmi les acteurs de cette époque, il faut certainement mentionner les journalistes dont le rôle était alors encore essentiel. On les lit. On guette leurs papiers. On se nourrit de leurs commentaires. À chacune de leurs appréciations flatteuses, on se réjouit d'avoir été là, présent également pour entendre tel ou tel soliste prestigieux. Léon Vallas fut longtemps le grand-prêtre de la presse musicale

à Lyon. Il est redouté par tous ceux qui viennent se produire dans notre ville ; car on sait qu'il peut être féroce et tuer un début de notoriété. Robert de Fragny lui fit une certaine concurrence dans les années 30. Mais dans les décennies suivantes l'ambiance a bien changé.

Les Jeunesses Musicales ont occupé quelque temps le devant de la scène avec deux animateurs prestigieux, Maurice Jacob, universitaire d'une culture universelle, dont les talents s'exercent depuis la musique jusqu'aux mathématiques, puis Roger Accart, fougueux moderniste. Tous deux sont des journalistes, critiques, orateurs capables d'entraîner la jeunesse à la découverte de la musique classique.

De très bons journalistes encore : Henri Dumoulin qui écrit dans *le Progrès* et Albert Gravier dans *l'Echo-Liberté*. Tous deux ne manquent aucun concert. Leur amitié est évidente pour l'action de promotion de la musique symphonique à Lyon. Ils s'investiront d'ailleurs largement pour participer à l'envol de la revue *Résonances* créée dès 1953 et qui devient très vite le porte-voix des Arts donc de la musique. Ces deux grandes plumes disparaîtront dans les années 80. La critique musicale périclité alors ou presque. Car, dès le courant de la décennie 90, cette forme de journalisme devient aux yeux des rédacteurs en chefs un élément très secondaire. On annonce les spectacles. Les plus importants font l'objet d'un papier de présentation. L'en rendre compte plus tard ne présente qu'un intérêt mineur. Et même si Lyon a encore aujourd'hui par chance deux excellents critiques musicaux dont la compétence est certaine (Philippe Andriot et Gérard Comeloup), nous savons qu'ils sont certainement les derniers d'une espèce en voie de disparition.

Il convient aussi de dire un mot à propos d'un homme un peu providentiel pour les développements artistiques à Lyon dans les années 50 : Georges Bassinet. Directeur et propriétaire du Casino de Charbonnières, ce mécène et visionnaire eut l'idée de créer un petit festival centré sur l'opérette, la danse, et quelques pièces de théâtre légères de Molière ou de Sacha Guitry, fût cela dans une petite salle nommée Grand Cercle, et sans aucune aide extérieure. Le futur Adjoint aux Beaux-Arts sut très vite apprécier cette démarche, saisir cette opportunité et convaincre Georges Bassinet de développer cette manifestation. Ainsi était-né le festival-qui allait bientôt s'appeler Lyon-Charbonnières, puis Lyon. Georges Bassinet continua longtemps encore à s'y investir, la clôture du festival donnant lieu en particulier à un grand dîner offert fastueusement dans les grands salons du Casino.

En tous cas ce festival fut une chance pour la Société Philharmonique et son orchestre. Car avec l'atout que représentaient les théâtres romains de Fourvière, le parvis de la cathédrale Saint Jean, et la cour d'honneur de l'Hôtel de Ville, l'orchestre trouva mille raisons de se mettre en valeur, de progresser et de conquérir de nouveaux publics. Ce festival permettra d'ailleurs à Lyon de figurer en bonne place au titre des grands festivals européens dans les années 70. Toutes les grandes fresques musicales (oratorios, messes, requiems) y ont été interprétées. Avec le festival Berlioz

dans les années 80, Serge Baudo en prolongera la renommée avant que les élus lyonnais en charge de la Culture ne décident ensuite de laisser s'éteindre les feux de la célébrité musicale de leur ville.

Outre le festival qui chaque année réunit son lot d'artistes prestigieux, il faut rappeler le bimillénaire de Lyon, déjà cité. L'orchestre comme le public y furent conviés quatre fois. D'abord avec *les Troyens* de Berlioz et Régine Crespin. Puis avec un gala de musique française et Charles Munch, ensuite avec la *9<sup>e</sup> Symphonie* de Beethoven et la Schola Witkowski dirigés par Paul Paray, enfin avec *la Damnation de Faust*, 250 exécutants et Jean Fournet. Tout cela en trois semaines. Un véritable exploit pour les musiciens. Mais aussi une fête sans pareil pour le public.

Dans ces conditions, la qualité de l'orchestre va chaque année s'améliorer. Les meilleurs professeurs du Conservatoire de Région y figurent. Beaucoup d'instrumentistes viennent de l'orchestre de la radio créé peu de temps avant la guerre et qui disparaîtra malheureusement en 1968. Un grand nombre font aussi partie de l'orchestre de l'Opéra. Quelques-uns enfin sont des indépendants. Bref l'Orchestre Philharmonique réunit les meilleurs instrumentistes de l'époque, et on se doit de leur rendre hommage tant ils se sont investis dans des conditions difficiles, le plus souvent mal payés, parfois obligés de courir sans même se changer, car sortant d'une représentation en matinée à l'Opéra pour se précipiter à la salle Rameau et participer au concert dominical commençant à 17h30.

Il nous faut enfin parler de tous ces artistes qui pendant les années philharmoniques sont venus à Lyon, eux aussi très mal payés, mais pour le plaisir de retrouver des amis, et un public chaleureux, le tout dans un climat permanent de sympathie et de fête.

Parmi eux, il y a d'abord les intimes, ceux qui reviennent presque chaque année, et qui sont ici comme en famille. Avec eux on parle de tout, de musique et de gastronomie, de leur famille, de leur carrière, et de leurs projets. Parmi ceux-là, André Cluytens, prince de la baguette, premier chef français à diriger à Bayreuth, Jean Fournet élégant, racé sous son allure un peu froide, Jean Martinon, Lyonnais lui-même, que l'Allemagne et Düsseldorf se sont appropriés, découvrant avec lui le charme et la finesse. Il y a Samson François et Arthur Grumiaux qui savent s'amuser et distraire leurs amis bien tard dans la nuit après les concerts, Christian Ferras dont la jeunesse semble éternelle.

Parmi les vrais amis, on peut citer Robert Casadesu et Zino Francescatti trop souvent accaparés par les Etats Unis, Paul Paray, Georges Sébastian, Paul Kletzki, Ataulfo Argenta, formidable hidalgo comme sorti d'un tableau de Greco, Otto Ackermann, Aldo Ciccolini, Isaac Stern, Wilhelm Kempff et quelques autres. Avec eux les avants et après concerts restent plus conventionnels, même si l'amitié et la gastronomie y sont toujours présents.

Impossible de citer ensuite tous ceux ayant fait escale à Lyon deux, trois ou quatre fois en vingt ans, qu'il s'agisse de Carl Schuricht, d'Arthur Rubinstein, de Nathan Milstein, de Sviatoslav Richter, de Henryk Szeryng, de Paul Tortelier, de Jascha Horenstein, Karl Münchinger,

Gyorgy Cziffra, ou Edwin Fischer. Ils sont plusieurs centaines qui se sont produits dans notre ville, tous célèbres, pour le plus grand bonheur des mélomanes lyonnais.

Un peu plus tard, dans les années charnières 69-75, lorsque existe encore un public philharmonique, il y aura parmi les intimes Louis Frémaux, Jacques Houtmann, Serge Baudo, Theodor Guschlbauer, Zdenek Macal, Sylvain Cambreling, tous très attachés à notre ville car ils y ont noué de très solides amitiés.

On a envie cependant après avoir évoqué quelques noms de s'arrêter un instant sur trois d'entre eux. D'abord Yves Nat, un être d'une extrême sensibilité. Au faîte de la gloire, il fallait sans cesse l'encourager, le rassurer avant d'entrer en scène, le pousser presque tant il se disait indigné et incapable de jouer correctement. Une fois au piano, c'était le miracle. Autre cas tout aussi touchant, celui de Georges Enesco, malade, venu à Lyon quelques mois avant sa mort, presque ruiné, dirigeant assis, avec des gestes infimes et un regard qui exprimait toute la musique, mais aussi toute la tristesse qui étaient en lui. Dernier flash bien plus joyeux pour rappeler la prestation d'un Lorin Maazel encore peu connu, dirigeant dans la cour d'honneur de l'Hôtel de Ville devant un public clairsemé et dévoilant à ceux qui en ont eu la chance, un charme, une précision, une distinction auxquels on est peu habitué. Assurément un des plus grands chefs de cette fin de 20<sup>e</sup> siècle.

Pour parler encore des années philharmoniques il faudrait sans doute dresser aussi un catalogue des œuvres jouées. Ce serait long fastidieux et finalement d'un intérêt limité. Certes, dans les années 50 et 60, on a beaucoup entendu des compositeurs aujourd'hui un peu à l'écart tels que Albert Roussel, Emmanuel Chabrier, Arthur Honegger, Jacques Ibert. La musique française du début du 20<sup>e</sup> siècle ne fait plus guère recette actuellement. On leur préfère Mailler ou Bruckner que les Français découvrent quelques décennies après avoir aimé Brahms. En musique aussi il y a des modes. Notre propos n'étant pas de faire un inventaire, nous ne dirons rien de plus sur les programmes et leur composition.

En terminant on ne peut qu'applaudir en constatant que le parcours de la Société Philharmonique a été le digne continuateur de celui de la Société des Grands Concerts. Les Witkowski ont été des pionniers œuvrant dans des conditions très difficiles avec de surcroît deux guerres cassant tout élan et toute continuité. La Philharmonique dans des conditions de départ tout aussi aléatoires a pu rapidement, dans un contexte peu à peu plus favorable, mettre en place les structures propices à la création du grand orchestre que nous connaissons.

Ce parcours de la Société Philharmonique s'est-il arrêté à l'aube des années 2000 ?

Certainement si l'on doit considérer l'amitié qui s'était instaurée entre tous les acteurs de la vie symphonique : organisateurs-artistes-public. Nous l'avons dit le public n'est plus du tout le même. Les meilleurs mélomanes sont sollicités de tous côtés, un peu perdus et égarés entre toutes les offres. L'Orchestre National de Lyon n'exerce plus qu'un attrait modeste parmi bien d'autres, d'autant que la municipalité s'emploie à gérer l'acquit et le quotidien de l'orchestre dont elle a hérité, mais qui à

l'évidence ne constitue pas pour elle une priorité permettant de promouvoir la cité.

Les adhérents qui restent à la Philharmonique ont toutefois une véritable adoration pour leur orchestre. Ils estiment avoir encore un rôle à jouer à ses côtés, car ils sont les vrais « amis de l'orchestre ». Le centenaire qu'ils vont fêter constitue un événement qui pourrait permettre de donner un élan à la vie symphonique et attirer de nouveaux publics. Encore faut-il en manifester la volonté.

Ces mêmes adhérents voudraient que notre ville redevienne la Capitale de la musique qu'elle fut lors du Festival de Lyon et du festival Berlioz. Ils ont quelques idées à ce sujet. Les écouterait-on un jour ?

*Livre du Centenaire de l'Orchestre*